

Les offensives d'Artois vues par quelques écrivains de la Grande Guerre

Laurent Seillier

DANS **NORD'** 2014/2 (N° 64), PAGES 11 À 26

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE DU NORD**

ISSN 0755-7884

ISBN 9782913858336

DOI 10.3917/nord.064.0011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nord-2014-2-page-11.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Littérature du Nord.

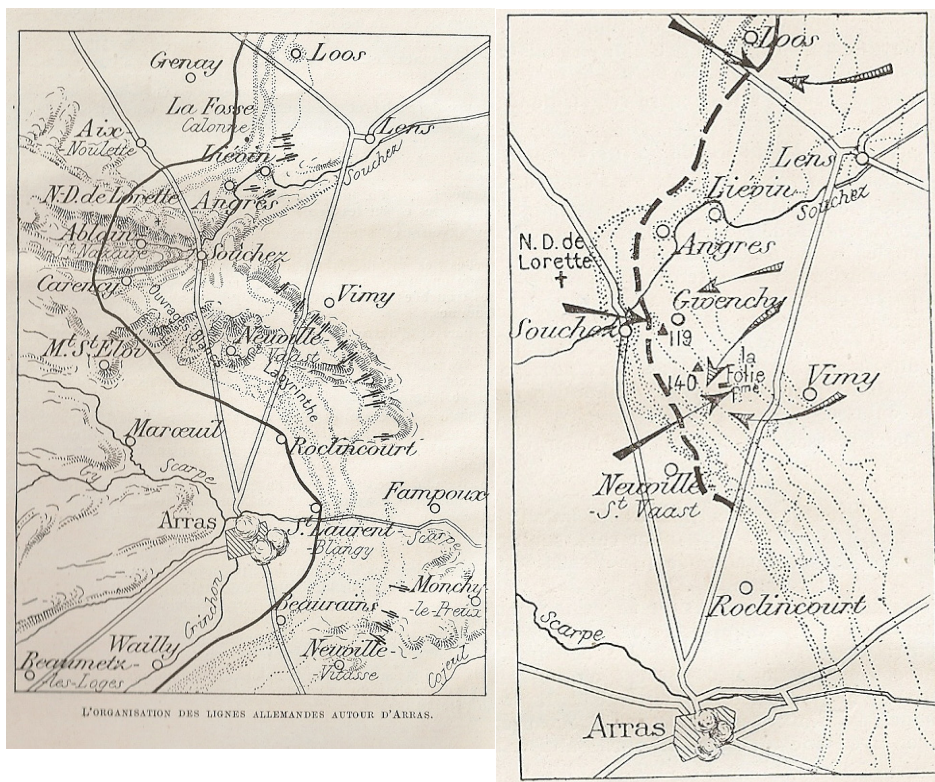
La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES OFFENSIVES D'ARTOIS VUES PAR QUELQUES ÉCRIVAINS DE LA GRANDE GUERRE

Laurent SEILLIER

Le 11 novembre 2014, le Président de la République François Hollande viendra inaugurer à Notre-Dame-de-Lorette un nouveau mémorial en hommage aux 600 000 hommes de toutes nationalités confondues tombés au cours de la Grande Guerre sur le territoire du Nord – Pas-de-Calais. Pourtant, les batailles de l'Artois, un siècle après, sont peu présentes voire quasi inexistantes dans la mémoire nationale de la Grande Guerre, au point que l'on parle aujourd'hui « de front oublié ». Un grand nombre d'élèves, d'étudiants ou de nos concitoyens est capable de citer Verdun, le Chemin des Dames, mais les noms de Notre-Dame-de-Lorette, de Vimy (hormis par les Canadiens) sont rarement évoqués. Ceci est d'autant plus paradoxal que parmi les grands écrivains de la guerre 14-18 nous ayant laissé des récits, beaucoup ont combattu dans le Nord de la France lors des offensives d'Artois. Ces batailles leur ont inspiré des livres, comme *Les Croix de bois*, *Le Feu*, qui font figure aujourd'hui de chefs-d'œuvre de la littérature de la Grande Guerre. Ces textes sont abondamment cités, utilisés dans les commentaires de certains documentaires ou dans les cours qui sont donnés aux élèves ou aux étudiants, mais le contexte de leur écriture est hélas rarement rappelé. C'est ce que va tenter de réparer ce modeste article¹.

1 — Pour mieux situer les lieux où se déroulent les combats auxquels nous allons faire référence, le lecteur peut s'aider des deux cartes reproduites ci-après.



Cartes extraites des *Guides illustrés Michelin des champs de bataille* (1914-1918), Éditions Michelin, 1920.

Le 4 août 1914, suivant le plan Schlieffen, 44 divisions allemandes envahissent la Belgique. Le 23 août, après les batailles de Mons et de Charleroi, elles pénètrent sur le territoire français et entreprennent leur descente vers Paris. Cependant, malgré d'énormes pertes, les Français, aidés par l'arrivée du corps expéditionnaire britannique, parviennent à se replier tout en maintenant leur cohésion face à une armée ralentie par la résistance des Belges à Anvers et par le siège de Maubeuge. Début septembre, lors de la première bataille de la Marne, les Français stoppent l'offensive allemande.

Après le repli sur l'Aisne de l'armée allemande commence « la course à la mer ». Il s'agit pour chacune des armées de tenter de déborder l'aile de l'armée adverse située la plus au nord afin d'essayer de l'encercler. Il s'ensuit une série de batailles engendrant de très lourdes pertes. Plusieurs épisodes de cette guerre de mouvement se déroulent en Artois, notamment autour d'Arras où les soldats de la 77^e division de chasseurs alpins dirigés par le général Barbot empêchent par une défense acharnée la prise de la ville par les Allemands (1^{ère} bataille d'Artois). Ces derniers prennent alors pied sur les hauteurs de Notre-Dame-de-Lorette et de Vimy.

À la mi-octobre 1914, les deux armées épuisées atteignent la mer du Nord et se retranchent chacune derrière une ligne défensive. C'est le début de la guerre de position. Les Allemands occupant la Belgique et une partie importante de la région nord-est de la France, en particulier le bassin minier, il s'agit dès lors pour l'armée française d'entreprendre coûte que coûte la reconquête du territoire perdu. Cette entreprise va s'avérer d'autant plus compliquée que l'occupant a pris un soin extrême à installer ses lignes de défense sur les hauteurs. À la fin de l'automne 1914, les troupes indiennes de l'armée britannique tentent de mener une offensive à Givenchy en décembre. Mal préparée, l'attaque est un échec et provoque de lourdes pertes. L'arrivée de l'hiver dans des tranchées mal aménagées, le froid, la pluie, un approvisionnement insuffisant et la nécessité d'enterrer les nombreux cadavres sont les raisons essentielles de la trêve de Noël qui se produit dans ce secteur du front. Le 24 décembre, dans le secteur britannique, près d'Houplines, de Bois-Grenier, de Fromelles, de Neuve-Chapelle, de Richebourg, et dans le secteur français autour d'Arras, des soldats allemands placent des petits sapins de Noël sur le parapet des tranchées de première ligne puis entonnent des chants. Au petit matin, des groupes d'hommes sortent de leurs positions. Les deux camps se retrouvent au milieu du No man's Land, entreprennent d'enterrer leurs morts et échangent de petits cadeaux. Ces événements se déroulent pendant près d'une semaine jusqu'à ce que les états-majors y mettent fin.

Au printemps 1915, les lignes ennemies tiennent toujours toutes les hauteurs autour de la ville d'Arras : l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette, la crête de Vimy, la butte de Monchy-le-Preux. Ils dominent l'ensemble des lignes françaises et peuvent constamment les bombarder grâce à leurs batteries dissimulées dans les corons de Liévin, d'Angres ou bien encore derrière la falaise de Vimy.

Après l'échec de l'offensive britannique lancée sur Neuve-Chapelle et la Crête d'Aubers entre le 10 et le 13 mars 1915, l'état-major français entreprend au début du mois de mai 1915 une nouvelle offensive en Artois dont l'objectif est de percer le front allemand au nord d'Arras. La 10^e armée est chargée de s'emparer des hauteurs dominant la ville. Une fois la brèche ouverte, elle doit déboucher dans le bassin minier et reprendre la guerre de mouvement. De son côté, l'armée britannique doit attaquer de nouveau dans le secteur de Neuve-Chapelle et s'emparer de la position d'Aubers, point d'observation privilégié de l'armée allemande sur les mouvements de troupes alliées. Le général Foch est chargé de diriger cette offensive. Celle-ci est cette fois méthodiquement préparée : les missions sont clairement fixées à chaque unité. Les moyens d'action étant limités, Foch décide de n'attaquer que sur un front restreint de dix kilomètres, allant de Roclincourt au plateau de Notre-Dame-de-Lorette. Il accumule face à cette hauteur une puissante artillerie et cinq corps d'armée (les 21^e, 33^e, 20^e, 17^e, et 10^e corps). Roland Dorgelès² s'est fait l'écho de cet épisode.

2 — Pour saisir de quelle façon chaque écrivain dont l'œuvre est citée ici a participé à la Grande Guerre, le lecteur se référera aux courtes biographies figurant à la fin de l'article.

À nos côtés, la division marocaine, la légion, du 20^e corps ; derrière, toute l'armée [...]. Sans raison, d'instinct, on avait confiance. Pour la première fois, on avait la sensation de se préparer à une bataille et non pas à l'une de ces bousculades tragiques, à l'un de ces déménagements burlesques qu'avaient été les attaques précédentes [...].

– Jamais on n'a autant tiré, nous dit un brigadier de l'échelon. Chaque pièce n'a pas vingt mètres à battre ; il ne peut rien rester, rien [...].

Derrière nous toute une armée attendait : des autos blindées, des pontonniers, des escadrons, des batteries de 75, et cette masse, on croyait déjà la sentir, qui nous poussait.

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, ch. 10, « Notre Dame des biffins ».

En face, les positions allemandes sont impressionnantes : une suite continue de tranchées, d'ouvrages, de boyaux, s'étend tout le long des pentes des hauteurs à conquérir et, au pied des pentes mêmes, face aux premières lignes françaises, s'échelonne une série de villages transformés en forteresses comme Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez, Neuville-Saint-Vaast ainsi que des bastions fortifiés créés de toutes pièces tels que les Ouvrages Blancs et le Labyrinthe. Dans chaque village, toutes les maisons sont aménagées ; elles sont reliées les unes aux autres, soit par des boyaux souterrains allant de cave en cave, soit par des défilés. Les caves ont été renforcées, leur voûte recouverte d'une épaisse couche de béton ou de terre. Dans les murs sont percés des créneaux pour mitrailleuses. Des tranchées parcourent les rues. Les bastions fortifiés comme le Labyrinthe sont formés de réseaux de tranchées et de boyaux profondément creusés formant un inextricable dédale. Un épais réseau de barbelés en défend partout les abords. L'ensemble est pourvu d'abris souterrains garnis d'une multitude de mitrailleuses.

Après un bombardement intense de 75 et de 155, qui se prolonge pendant six jours et six nuits, la 10^e Armée commence l'offensive le 9 mai 1915 à 10h00 du matin. Au centre, le 33^e corps d'armée, commandé par le Général Pétain se lance à l'assaut des hauteurs partant du bois de Berthonval. Les premières heures de l'attaque sont couronnées de succès. Après s'être emparés des Ouvrages blancs et de la route Arras-Béthune, jusqu'aux abords du Souchez, les régiments grimpent les pentes de la colline de Vimy et atteignent la crête supérieure. L'ennemi surpris se rend ou fuit. Blaise Cendrars, engagé au 1^{er} régiment étranger nous donne deux visions de cette attaque, une première publiée en 1918 dans *J'ai tué*, une deuxième dans *La Main coupée*, en 1946.

Tout pète, craque, tonne, tout à la fois. Embrassement général. Mille éclatements. Des feux, des brasiers, des explosions. C'est l'avalanche des canons. Le roulement. Les barrages. Le pilon. Sur la lueur des départs se profilent éperdus des hommes obliques, l'index d'un écrivain, un cheval fou. Battement d'une paupière. Clin d'œil au magnésium. Instantané rapide. Tout disparaît. On a vu la mer phosphorescente des tranchées, et des trous noirs. Nous nous entassons dans les parallèles de départ, fous, creux, hagards, mouillés, éreintés et vanés. Longues heures d'attente. On grelotte sous les obus. Longues heures de pluie. Petit froid. Petits gris. Enfin l'aube en chair de poule. Campagnes dévas-

tées. Herbes gelées. Terres mortes. Cailloux souffreteux. Barbelés crucifères. L'attente s'éternise. Nous sommes sous la voûte des obus. On entend les gros pépères entrer en gare. Il y a les locomotives dans l'air, des trains invisibles, des télescopages, des tamponnements. On compte le coup double des Rimailhos³. L'ahanement du 240. La grosse caisse du 120 long. La toupie ronflante du 120. Le miaulement fou du 75. Une arche s'ouvre sur nos têtes. Les sons en sortent par couple, mâle et femelle. Grincements. Chuintements. Ululements. Hennissements. Cela tousse, crache, barrit, hurle, crie et se lamente. [...]. À la longue, ce bruit terrifiant ne fait pas plus d'effet que le bruit d'une fontaine. On pense à un jet d'eau, un jet d'eau cosmique, tant il est régulier, ordonné, continu, mathématique [...]. Sifflet d'argent. Le colonel s'élance les bras ouverts. C'est l'heure H. On part à l'attaque la cigarette aux lèvres. Aussitôt les mitrailleuses allemandes tictaquent. Les moulins à café tournent. Les balles crépitent. On avance en levant l'épaule gauche, l'omoplate tordue sur le visage, tout le corps désossé pour arriver à se faire un bouclier de soi-même. On a de la fièvre plein les tempes et de l'angoisse partout. On est crispé. Mais on marche quand même, bien aligné et avec calme ; il n'y a plus de chef galonné. On suit instinctivement celui qui a toujours montré le plus de sang-froid, souvent un obscur homme de troupe. Il n'y a plus de bluff. Il y a bien encore quelques braillards qui se font tuer en criant : "Vive la France !" Ou "c'est pour ma femme !" Généralement, c'est le plus taciturne qui commande et qui est en tête, suivi de quelques hystériques. Voilà le groupe qui stimule les autres. Le fanfaron se fait petit. L'âne braie. Le lâche se cache. Le faible tombe sur les genoux. Le voleur vous abandonne. Il y en a qui escomptent d'avance des porte-monnaies. Le froussard se carapate dans un trou. Il y en a qui font le mort. Et il y a toute la bande des pauvres bougres qui se font bravement tuer sans savoir comment ni pourquoi. Et il en tombe ! Maintenant les grenades éclatent comme dans une eau profonde. On est entouré de flammes et de fumées. Et c'est une peur insensée qui vous culbute dans la tranchée allemande. Après un vague brouhaha, on se reconnaît. On organise la position conquise. Les fusils partent tout seul. On est tout-à-coup là, parmi les morts et les blessés. Pas de répit. "En avant ! En avant !" On ne sait pas d'où vient l'ordre. Et l'on repart en abandonnant le sac [...]. Il faut nettoyer ça. Je revendique alors l'honneur de toucher un couteau à cran. On en distribue une dizaine et quelques grosses bombes à la mélinite. Me voici l'eustache à la main. C'est à ça qu'aboutit toute cette immense machine de guerre. Des femmes crèvent dans les usines. Un peuple d'ouvriers trime à outrance au fond des mines. Des savants, des inventeurs s'ingénient. La merveilleuse activité humaine est prise à tribut. La richesse d'un siècle de travail intensif. L'expérience de plusieurs civilisations [...]. Mille millions d'individus m'ont consacré toute leur activité d'un jour, leur force, leur talent, leur science, leur intelligence, leurs habitudes, leurs sentiments, leur cœur [...]. Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle. Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. À nous deux maintenant. À coups de poings, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le boche. J'étais

plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »

Blaise Cendrars, *J'ai tué, Œuvres complètes*,
vol. 4, Denoël, 1962, p. 147-152.

[...] Nous suivions la progression des obus qui nous précédaient de 60 mètres et sautons allègrement la première, puis la deuxième, puis la troisième, puis la quatrième ligne des tranchées allemandes. Enfin, nous arrivâmes au sommet de la crête, une poignée d'hommes et, immédiatement, notre propre artillerie se mit à nous pilonner.

Nous avions poussé trop vite.

Nous étions en avance sur l'horaire.

Messieurs les artilleurs n'étaient pas contents.

On nous le faisait sentir.

Devant nous il n'y avait plus rien que la grande dépression de la plaine flamande vue comme par transparence, mais derrière nous c'était la pagaie des régiments décimés, des isolés qui se trottaient, des hommes de liaison qui jetaient leur attirail de signalisation qui les embarrassait, des tas de morts, des blessés qui gueulaient, des tranchées allemandes que nous avions laissées derrière nous et qui se ranimaient, les Boches sortant par paquets de leurs abris pour se mettre à arroser le champ de bataille de balles de mitrailleuses qui partaient dans toutes les directions, des grenades qui éclataient, des explosions, le tout scandé par les gros obus allemands qui arrivaient comme des trains en gare, écrabouillant tout, lâchant des vilaines fumées noires, jaunes, chocolat, rousses, surmontées du panache des shrapnells, et les miaulements fous des 75 qui s'acharnaient à vouloir raser et nettoyer la crête que nous avions conquise. On avait beau avoir un carré de drap blanc cousu dans le dos, brandir et agiter des fanions et des panneaux de signification pour demander d'allonger le tir, la mêlée, la confusion étaient indescriptibles, l'intensité du feu augmentait de minute en minute, se précisait et, bientôt, les Boches de la dernière ligne, de la quatrième que nous venions de franchir, se mirent à nous canarder individuellement – nous offrions une belle cible avec nos carrés blancs dans le dos !

La crête était intenable.

Et cependant, on s'organisa sur la position.

Un double parapet. Devant et derrière. En vue d'une contre-attaque allemande dans le dos qui pouvait se déclencher d'une seconde à l'autre et pour bien recevoir le renfort allemand que nous nous attendions à voir déboucher d'un instant à l'autre, montant de la Flandre.

Et l'escouade fit demi-tour, car nous étions désignés comme nettoyeurs de tranchées, et pendant que les restants de la 6^e C^{ie} s'affairaient, augmentés de petits groupes d'hommes qui venaient s'y agglomérer pour manier la pelle, la pioche et le fusil, nous sortîmes pour aller nettoyer la quatrième ligne allemande, annihiler ses îlots de résistance, faire sauter les blockhaus autour desquels on se battait farouchement.

Ah, les damnés !

Je marchais en tête portant dans des musettes spéciales deux bombes de mélinite de 5 kilos. En outre, j'étais armé d'un parabellum et d'un couteau à cran [...]. Nous avançons prudemment, le fusil haut, cisaillant les barbelés,

jetant des grenades dans tous les abris, plongeant dans les trous d'obus, rampant pour nous rapprocher et faire sauter une casemate, coiffant un poste de mitrailleuse, gagnant un mètre, un autre mètre, enfilant un boyau ravagé ou faisant une cinquantaine de mètres à découvert, sautant les pieds en avant dans un bout de tranchée, tuant, retuant du Boche, chassant les prisonniers devant nous, descendant au fond des sapes pour les nettoyer, remonter au jour, nous perdant, nous appelant, nous retrouvant, ivres de joie et de fureur. Ce fut un joli massacre. Nous étions noirs, sales, déchirés, échevelés, la plupart tête nue et tous avec des balafres et des égratignures, et les bras troussés. On riait. Les Boches aussi étaient surexcités [...]. *Die Fremdenlegion* ! Nous leur inspirions une sainte terreur. Et, vraiment, nous n'étions pas beaux. [...]

Blaise Cendrars, *La Main coupée*,
Folio (Gallimard) n°619, 2009, p. 117-120.

Le front allemand est crevé. À Lille, l'état-major de la quatrième armée allemande, commandée par le prince Ruprecht de Bavière est prévenu de la percée. Mais le commandement français est pris au dépourvu par une avance aussi rapide, les troupes ont progressé de 4,5 km en une heure. Il ne peut envoyer à temps les renforts réclamés ni fournir un soutien d'artillerie suffisant. Les Allemands se ressaisissent, amènent par bus ou par automobile des réserves et lancent une contre-attaque. La brèche, temporairement ouverte, se referme. En effet, les troupes d'assaut très éprouvées, fatiguées, ne parviennent pas à repousser la contre-attaque ennemie.

Il était trois heures de l'après-midi. Le renfort allemand débarquait des autobus de Lille. Ils étaient si près que nous pouvions lire la publicité sur les voitures. Nous les canardions avant même qu'ils pussent sortir, ajustant les feux de salve sur les plates-formes et dans les vitres, passant d'une voiture à l'autre. Nos mitrailleuses crépitaient. Mais ils étaient trop nombreux. Et il en débarqua jusqu'au soir. Le baroud dura toute la nuit, allant crescendo, avec accompagnement de grenades dont nous déversions des caisses entières sur les assaillants. Comme je l'ai déjà dit, notre renfort n'arriva que le lendemain soir. Je crois que c'est le 272^e territorial qui nous releva et nous redescendîmes de là-haut, 86 hommes. Dès le début de l'action, les deux artilleries s'étaient mises de la partie, mais si le tir des Allemands était long pour empêcher l'arrivée du renfort français, ces putains de 75 ne nous rataient pas, eux. Et ce sont eux qui nous firent le plus de mal. Naturellement, aucune liaison avec l'arrière ni par signal optique, ni par téléphone. Et les coureurs ne revenaient pas.

Blaise Cendrars, *Ibid.*, p. 122-123.

Un autre témoin, dont les carnets de guerre ont aujourd'hui acquis une grande célébrité, Louis Barthas, nous décrit les journées qui suivent :

Au point de vue non certes humanitaire mais exclusivement militaire, les résultats de cette première journée de massacre étaient satisfaisants, mais dès le lendemain on se heurta contre des masses de troupes de réserves soutenues par une artillerie formidable et tous nos efforts furent vains pour exploiter le succès de surprise de la veille. Le bon sens, la simple raison commandait d'en

rester là et de préparer un autre effet de surprise ailleurs, mais allez dire cela à nos ignares généraux qui pendant des semaines et des mois allaient poursuivre une lutte d'usure qui consistait à prendre et reprendre dix fois, vingt fois un chemin creux, un ravin, une tranchée, un cimetière, une sucrerie, etc. Le bois de Noubette, le plateau de Lorette, le ravin de Souchez, les plaines boueuses de Neuville Saint-Vaast furent des charniers humains ou presque tous les corps vinrent à leur tour apporter leur tribu de chair humaine. [...]

Lorette ! Nom sinistre évoquant des lieux d'horreur et d'épouvante, lugubres bois, chemins creux, plateaux et ravins pris et repris vingt fois et où pendant des mois, nuit et jour, on s'égorgea, se massacra sans arrêt, faisant de ce coin de terre un vrai charnier humain et cela par l'obstination criminelle de notre état-major qui savait bien qu'une décision ne pouvait sortir de cette guerre en détail, ces attaques par petits paquets ; mais ils avaient imaginé cette guerre d'usure croyant bêtement que les Allemands seraient à ce jeu cruel usés les premiers.

« Je les grignote », dit cette vieille bedaine de Joffre, mot que la presse servile recueillit comme une perle rare, et cette offensive stérile et sanglante dura plusieurs mois.

Louis Barthas, *Les Carnets de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*,
La Découverte poche, 2003 p. 97 et p. 115.

La crête de Vimy reste finalement aux mains des Allemands. À gauche et à droite de l'attaque centrale, la progression est bien plus lente, les vagues d'assaut se heurtent à une défense acharnée. L'artillerie a beau lancer des centaines de milliers d'obus sur les positions ennemies, l'infanterie ne parvient à les conquérir qu'après une lutte acharnée qui se poursuit pendant des journées entières. À Lorette, après s'être emparé de trois lignes de défense allemande, les troupes sont bloquées par le feu des mitrailleuses ennemies protégées à l'intérieur du fortin de la Chapelle. Le plateau est un véritable charnier, les combats sont féroces. Le 12 mai, les chasseurs français parviennent enfin à s'emparer de la position. Il leur faut encore cependant dix jours pour s'emparer entièrement du massif de Notre-Dame-de-Lorette. En effet, si les Français sont maîtres de la crête du plateau, ils ne tiennent cependant pas encore le massif dans son intégralité. Les Allemands résistent toujours sur les deux éperons de la Blanche-Voie et de Souchez. La pluie et les nombreuses sources ont transformé le terrain argileux en une boue glissante.

Début juin après de féroces combats, les Français se rendent finalement maîtres des villages de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire, tous deux au pied de Lorette.

Ablain fut un des premiers villages reconquis par les troupes françaises, à l'offensive du 9 mai. On s'est battu à la grenade et au couteau dans les ruelles où se dressent encore des barricades ; on s'est colleté dans les maisons, on s'est fusillé à bout portant dans les escaliers ; on s'est égorgé dans les caves. Les murs sont éventrés, les toitures scalpées, les arbres fauchés ; les petits jardins sont ensevelis sous des monceaux de gravats où s'enchevêtrent, sous les moellons, des poutres brisées, des châssis de fenêtre et des grilles tordues. Certains toits

dont toutes les tuiles ont été pulvérisées, n'ont conservé que leur charpente de bois ajouré, en équilibre sur des murailles branlantes. [...]

À la sortie du village, [...] l'église mutilée dresse vers le ciel sa tour étrangement blanche, usée, martelée, tailladée par les grosses marmites, et dont le profil rappelle le contour de la Corse.

Jean Galtier-Boissière, *Un hiver à Souchez*, Les Éditions du Lérot, 1998, p. 2-3.

Plus au sud à Neuville-Saint-Vaast, il faut attendre le 9 juin pour que le village tombe entièrement aux mains des hommes de Foch. Des combats opiniâtres ont opposé Français et Allemands rue par rue, maison par maison. Incorporé au 39^e régiment de ligne, l'écrivain Roland Dorgelès participe aux combats de Neuville-Saint-Vaast à partir du 25 mai 1915. Ils inspirent quelques années plus tard l'un des chapitres les plus émouvants des *Croix de bois*, celui intitulé « Dans le jardin des morts ».

Trois jours, cela fait trois jours que nous tenons le cimetière pilé par les obus. Rien à faire, qu'à attendre. Quand tout sera bouleversé, qu'il ne devra plus rester qu'un mélange broyé de pierres et d'hommes, ils attaqueront. Alors, il faudra qu'ils surgissent des vivants [...].

Ils sont encore six, dans ce tombeau dont les Allemands ont fait un poste de secours. Quand on se penche sur cette bauge, on respire l'odeur terrible de leur fièvre, et la plainte suppliante de leurs râles confondus [...].

Il en faut de la force pour tuer un homme, il en faut de la souffrance pour abattre un homme [...].

Tassés tous les quatre dans le tombeau étroit, nous haletons. Il n'est que trois heures, tous les bidons sont à sec depuis longtemps, et les hommes de corvée qui partent à la brune ne rentreront pas avant minuit. Je ne parle plus, pour avoir moins soif. Cette poussière de pierre pilée et de poudre nous brûle la gorge, et, les lèvres sèches, les tempes bourdonnantes, on pense à boire, à boire comme des bêtes, la tête dans un baquet. [...]

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout..

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent dans le noir, sans rien voir, ils tuent de la nuit ou des hommes [...].

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ?... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! On assassine des hommes !

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*,
Le Livre de poche, 2013, p. 204-212.

Le journal de marche du 39^e régiment indique laconiquement à la date du 9 juin : « depuis son arrivée à Neuville, ses pertes étaient cinq officiers tués, 11

blessés, et pour la troupe 107 tués, 399 blessés, 42 disparus, plus de la moitié de ces pertes étant imputable au canon. Le butin était énorme, trois canons de 77, des grenades, des outils en abondance, trois minenwerfer (mortier de tranchée), dont un encore chargé et étoupillé, des objets de chirurgie, des obus de 77 et 205. [...] C'est bon signe. »

Après les combats du printemps 1915, l'été est relativement calme. Les deux camps en profitent pour renforcer leurs positions. La guerre de position reflète toute son horreur. Il faut réorganiser l'ensemble des lignes à travers un terrain bouleversé, empli de milliers de cadavres :

Combien de cadavres étaient enterrés dans les parapets de ces tranchées creusées en plein combat lors des affaires de mai et tout au long desquelles, à chaque pas, on voyait émerger, ici une touffe de cheveux, là un pan de capote, là une main, ici un soulier. Les cadavres ! Les cadavres ! On vivait au milieu des cadavres !

Ils pourrissaient sur le « bled », entre les tranchées, en avant des tranchées, dans les trous d'obus ; ils pourrissaient dans tous les parapets, derrière les sacs de terre ; ils pourrissaient partout ; en ces journées d'été leur odeur emplissait l'air. Est-ce leur présence qui attirait ces myriades de grosses mouches noires et vertes qui recouvraient d'une carapace luisante et bourdonnante le moindre morceau de pain abandonné, la moindre ordure ?

Capitaine Humbert, « La Division Barbot », *Arras, Lens, Douai et les batailles d'Artois*, Guides illustrés Michelin des champs de bataille, Michelin et C^{ie}, Clermont-Ferrand, 1920, 127 p., p. 12.

Henri Barbusse nous donne dans son roman *Le Feu*, une vision apocalyptique de la vallée des zouaves, située en contrebas de la butte de Vimy.

En bas, parmi la multitude des immobiles, voici, reconnaissables à leur usure et leur effacement, des zouaves, des tirailleurs et des légionnaires de l'attaque de mai. L'extrême bord de nos lignes se trouvait alors au bois de Berthonval, à cinq ou six kilomètres d'ici. Dans cet assaut, qui a été un des plus formidables de la guerre et de toutes les guerres, ils étaient parvenus d'un seul élan, en courant, jusqu'ici. Ils formaient alors un point trop avancé sur l'onde d'attaque et ils ont été pris de flanc par les mitrailleuses qui se trouvaient à droite et à gauche des lignes dépassées. Il y a des mois que la mort leur a crevé les yeux et dévoré les joues – mais même dans leurs restes disséminés, dispersés par les intempéries et déjà presque en cendres, on reconnaît les ravages des mitrailleuses qui les ont détruits, leur trouant le dos et les reins, les hachant en deux par le milieu. À côté de têtes noires et cireuses de momies égyptiennes, grumeleuses de larves et de débris d'insectes, où des blancheurs de dents pointent dans des creux ; à côté de pauvres moignons assombris qui pullulent là, comme un champ de racines dénudées, on découvre des crânes nettoyés, jaunes, coiffés de chéchias de drap rouge dont la housse grise s'effrite comme du papyrus. Des fémurs sortent d'amas de loques agglutinées par de la boue rougeâtre, ou bien, d'un trou d'étoffes effilochées et enduites d'une sorte de goudron, émerge un fragment de colonne vertébrale. Des côtes parsèment le sol comme de vieilles cages cassées et, auprès, surnagent des cuirs mâchurés, des quarts et des gamelles transper-

cés et aplatis. Autour d'un sac haché, posé sur des ossements et sur une touffe de morceaux de drap et d'équipements, des points blancs sont régulièrement semés : en se baissant, on voit que ce sont les phalanges de ce qui, là, fut un cadavre.

Henri Barbusse, *Le Feu*, Folio (Gallimard), n°5660, ch. XX, « Le feu », 2013, p. 376-377.

Une nouvelle offensive franco-britannique est décidée en septembre 1915. Elle est combinée avec une attaque qui se déclenche à la même date en Champagne. Il s'agit de soulager le front russe où les troupes austro-allemandes se sont emparées d'importants territoires au cours de l'été. L'offensive est préparée pendant plusieurs mois par les états-majors. La première armée britannique doit attaquer, avec six divisions d'infanterie, dans le bassin minier entre le canal de La Bassée et Loos. Plus au sud, entre Angres et Arras, 17 divisions d'infanterie française doivent être lancées à l'assaut des positions allemandes. L'objectif du général Joffre est de percer le front afin de permettre à deux divisions de cavalerie de se ruer, en quelques jours, jusqu'en Belgique. Il s'agit cette fois d'exploiter plus largement le succès escompté.

Le 25 septembre 1915, les Britanniques lancent leur attaque sur Loos au petit matin après une préparation d'artillerie de quatre jours. Pour la première fois, ils utilisent du gaz de combat dans le but d'annihiler la première ligne allemande. Quelques heures plus tard à midi et demi, après un violent bombardement, l'infanterie française part à son tour à l'assaut. Les troupes du 33^e corps s'emparent des abords de Souchez mais les régiments allemands opposent une telle résistance qu'il faut attendre le lendemain pour que le village, où se trouvait le cabaret de la Madelon, tombe entièrement aux mains des Français. Ce n'est plus alors qu'un amas de ruines :

Le village a disparu. Jamais je n'ai vu une pareille disparition de village. Ablain-Saint-Nazaire et Carency gardent encore une forme de localité, avec leurs maisons défoncées et tronquées, leurs cours comblées de plâtras et de tuiles. Ici, dans le cadre des arbres massacrés – qui nous entourent, au milieu du brouillard, d'un spectre de décor –, plus rien n'a de forme : il n'y a pas même un pan de mur, de grille, de portail, qui soit dressé, et on est étonné de constater qu'à travers l'enchevêtrement de poutres, de pierres et de ferraille, sont des pavés : c'était, ici, une rue !

On dirait un terrain vague et sale, marécageux, à proximité d'une ville, et sur lequel celle-ci aurait déversé pendant des années régulièrement, sans laisser de place vide, ses décombres, ses gravats, ses matériaux de démolition et ses vieux ustensiles : une couche uniforme d'ordures et de débris parmi laquelle on plonge et l'on avance avec beaucoup de difficulté, de lenteur. Le bombardement a tellement modifié les choses qu'il a détourné le cours du ruisseau du moulin et que le ruisseau court au hasard et forme un étang sur les restes de la petite place où il y avait la croix.

Henri Barbusse, *op. cit.*, p. 219.

D'autres unités plus au sud progressent sur les pentes de Vimy, les trois premières lignes de tranchées allemandes sont prises. Les 27 et 28 septembre, des unités s'emparent au prix de terribles pertes de la Cote 119 à l'est de Souchez. L'écrivain Henri Barbusse, toujours dans *Le Feu*, nous décrit en nous faisant partager son expérience combattante, l'attaque de cette position, le 28, par le 231^e régiment d'infanterie dont il fait alors partie :

On descend sur le terrain glissant et inégal, avec des gestes automatiques, en s'aidant parfois du fusil agrandi de la baïonnette. L'œil s'accroche machinalement à quelque détail de la pente, à ses terres détruites qui gisent, à ses rares piquets décharnés qui pointent, à ses épaves dans des trous. C'est incroyable de se trouver debout en plein jour sur cette descente où quelques survivants se rappellent s'être collés dans l'ombre avec tant de précautions, où les autres n'ont hasardé que des coups d'œil furtifs à travers les créneaux. Non... Il n'y a pas de fusillade contre nous. La large sortie du bataillon hors de la terre a l'air de passer inaperçue ! Cette trêve est pleine d'une menace grandissante, grandissante. La clarté pâle nous éblouit.

Le talus, de tous côtés, s'est couvert d'hommes qui se mettent à dévaler en même temps que nous. À droite se dessine la silhouette d'une compagnie qui gagne le ravin par le boyau 97, un ancien ouvrage allemand en ruine.

Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire encore pas sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement. Quelques balles arrivent alors entre nous. Bertrand nous crie d'économiser nos grenades, d'attendre au dernier moment.

Mais le son de sa voix est emporté. Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond, où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment dans l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. À un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussier et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait

pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vue est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place.

C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe. On est passé, au hasard ; j'ai vu, çà et là, des formes tourner, s'enlever et se coucher, éclairées d'un brusque reflet d'au-delà. J'ai entrevu des faces étranges qui poussaient des espèces de cris, qu'on apercevait sans les entendre dans l'anéantissement du vacarme [...].

Maintenant, on court presque. On en voit qui tombent tout d'une pièce, la face en avant, d'autres qui échouent, humblement, comme s'ils s'asseyaient par terre. On fait de brusques écarts pour éviter les morts allongés, sages et raidés, ou bien cabrés, et aussi, pièges plus dangereux, les blessés qui se débattent et qui s'accrochent.

Le Boyau International !

On y est [...].

Le boyau n'est pas défendu. Les Allemands l'ont abandonné, ou bien une première vague est déjà passée... [...].

Le fond du ravin est traversé. L'autre versant se dresse. On l'escalade à la file indienne, par un escalier ébauché dans la terre [...].

C'est au moment où il nous rejoint [un camarade de combat] qu'on entend devant nous, sortant d'une espèce de bosse, le tac-tac de la mitrailleuse. C'est un moment angoissant, plus grave encore que celui où nous avons traversé le tremblement de terre incendié du barrage. Cette voix bien connue nous parle nettement et effroyablement dans l'espace. Mais on ne s'arrête plus [...].

– Les Boches ! J'les vois ! dit tout à coup un homme.

[...] Chacun se lance devant soi, attiré par le fossé terrible, raidi en avant, presque incapable de tourner la tête à droite ou à gauche [...].

Les fils de fer. Il y en a une zone intacte. On la tourne. Elle est éventrée d'un large passage profond : c'est un colossal entonnoir formé d'entonnoirs juxtaposés, une fantastique bouche de volcan creusée là par le canon.

[...] Pépin [...] atteint le bord, il s'y enfonce. C'est lui qui est entré le premier [...]. J'entrevois – le temps d'un éclair – toute une rangée de démons noirs, se baissant et s'accroupissant pour descendre, sur le faite du talus, au bord du piège noir.

[...] On va dans un sens puis dans l'autre, poussés les uns par les autres, en grondant, en cherchant. On se retourne et, les mains embarrassées par le couteau, les grenades et le fusil, on ne sait pas d'abord quoi faire.

– I's sont dans leurs abris, les vaches ! vocifère-t-on.

De sourdes détonations ébranlent le sol : ça se passe sous terre, dans les abris. [...]

Et soudain, on sent que c'est fini.

Henri Barbusse, *op. cit.*, p. 347-358.

Le journal de marche de son régiment enregistre ce jour-là les pertes de cette attaque. Il recense 96 tués, 233 blessés, 30 disparus. D'autres unités parviennent presque à s'emparer entièrement de la position de Vimy (Cote 140). Mais, elles doivent alors affronter une puissante contre-attaque allemande menée par des renforts venus de Lille, de Douai et de Valenciennes. L'offensive doit prendre fin, les Français sont même obligés d'abandonner une partie du terrain dure-

ment conquis. De leur côté, les troupes de Sa Majesté ne parviennent pas à s'emparer des formidables défenses de la « Redoute Hohenzollern ». Les pertes britanniques sont exceptionnellement élevées : 50 000 blessés, tués, ou disparus. L'écrivain Rudyard Kipling y perd son fils John. L'offensive cesse le 13 octobre. C'est un nouvel échec français et britannique.

Dès octobre, la guerre de position reprend. Le secteur devient le royaume de la boue. La description du paysage du plateau de Lorette et des conditions de vie par l'écrivain Galtier-Boissière, notamment de la boue, est particulièrement évocatrice :

Nous découvrons un paysage fantastique ! Des millions de projectiles de tous calibres ont bouleversé le terrain, creusant d'énormes entonnoirs dont certains mesurent dix mètres de diamètre : le plateau est une monstrueuse écumoire dont les milliers de cratères informes, remplis d'eau brillent au clair de lune ; on dirait un paysage lunaire.

Couverts de boue, suants, courbés sous le poids des caillebotis et des araignées, les bonhommes avancent péniblement, luttant contre le vent qui souffle en ouragan et les fait chanceler, trébuchant contre les chicots, perdant l'équilibre, s'écroulant sur les genoux, enfonçant dans la boue, sacrant, se relevant, rechargeant. Un faux pas, c'est la chute dans un de ces monstrueux trous de marmite, c'est l'enlèvement jusqu'aux épaules dans la boue qui happe, qui attire, étreint, c'est la mort si des camarades dévoués, à l'aide de cordes et de perches, ne vous arrachent, après plusieurs heures de travail à cette glu immonde.

Jean Galtier-Boissière, *Un hiver à Souchez*, Les Éditions du Lérot, 1998, p. 12.

Jusqu'en avril 1917 et la prise de la crête de Vimy par les Canadiens, aucune action offensive importante n'a lieu dans le secteur d'Arras.

Le bilan humain des offensives de mai et septembre 1915 en Artois est tragique. Les pertes de l'armée française lors de la deuxième bataille d'Artois (offensive de mai 1915) sont estimées à 102 000, soit le double de celles subies par les Allemands ; celles de la troisième bataille d'Artois (offensive de septembre 1915) à 48 000 pour les Français et à 30 000 pour les Allemands. Tous les écrivains cités rendent hommage au cours de leurs récits ayant pour cadre les offensives d'Artois, à leurs camarades de combats, aux morts, aux blessés mais aussi aux vivants.

[...] j'admire l'inconcevable endurance de ces poilus, humbles petits êtres de chair et d'os, périodiquement jetés dans un inimaginable enfer, maintenus éveillés des jours entiers dans le plus terrifiant des cauchemars ; je reste stupéfait devant l'extraordinaire ressort de ces bonhommes pour lesquels la guerre se présente comme une succession d'accidents, de sinistres, de catastrophes, et qui, à peine sortis de la fournaise, oubliant leur martyre, retrouvent leur insouciance et leur bonne humeur [...].

Jean Galtier-Boissière, *op. cit.*

Écrivains cités :

Henri Barbusse

Né en 1873 à Asnières-sur-Seine, Henri Barbusse est reconnu très jeune par les milieux littéraires, en particulier pour ses poèmes. Il s'engage volontairement en 1914 à l'âge de 41 ans et ce malgré des problèmes pulmonaires. En décembre 1914, il rejoint le 231^e régiment d'infanterie et combat jusqu'en 1916 où il est grièvement blessé aux Éparges. Évacué à l'arrière dans les hôpitaux, il écrit son livre *Le Feu, Journal d'une escouade 1916* qui obtient le prix Goncourt la même année. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des témoignages les plus vrais des combattants de première ligne. Il meurt en 1935 à Moscou.

Louis Barthas

Né en 1879 dans l'Aude, Louis Barthas est d'abord ouvrier agricole, puis tonnelier. Membre du parti socialiste, il participe à la création du syndicat des ouvriers à Peyriac-Minervois. Il est mobilisé en 1914 à l'âge de 35 ans et incorpore le 280^e régiment d'infanterie basé à Narbonne. Il combat en Artois, à Verdun, dans la Somme et au Chemin des Dames. Au front, il note tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent. De retour chez lui, il rédige son journal de guerre. Découvert par Rémy Cazals, son livre *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* est devenu un classique depuis sa première édition en 1978.

Blaise Cendrars

Né en Suisse en 1887, Blaise Cendrars, de son vrai nom Frédéric-Louis Sauser, publie ses premiers poèmes en 1912. En 1914, il signe avec d'autres écrivains *L'Appel aux étrangers vivant en France* dans lequel il les exhorte à combattre dans les rangs de l'armée française. Lui-même s'engage dans la Légion étrangère. Il combat en Artois à Vimy. Cette expérience combattante lui inspire *J'ai tué* (1918) et *La Main coupée* (1946). Gravement blessé en septembre 1915 en Champagne, il est amputé du bras droit. Il reprend alors sa carrière d'écrivain. Il meurt en 1961 à Paris.

Roland Dorgelès

Roland Lecavelé, alias Roland Dorgelès, est né en 1885 à Amiens. Journaliste, il est engagé volontaire en août 1914 bien qu'ayant été deux fois réformé. Versé au 74^e régiment d'infanterie de Rouen, il combat en Argonne et au nord de Reims. Passé au 39^e régiment, il participe à la deuxième bataille d'Artois et combat notamment à Neuville Saint-Vaast. Il s'engage en 1915 dans l'aviation et devient élève pilote. Il écrit alors à partir des notes prises au front son chef d'œuvre *Les Croix de bois*. Il est publié en 1919 et obtient le prix *Femina*.

Jean Galtier-Boissière

Journaliste et écrivain, né en 1891 et mort en 1966. Incorporé dans l'armée en 1911 pour son service militaire, il ne la quitte qu'en 1918. Mobilisé au 31^e régiment d'infanterie, il participe à la bataille de la Marne dont il nous livre un récit, *La Fleur au fusil*, aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs sur le

début de la guerre. Passé au 405^e régiment d'infanterie, il combat dans le nord de la France. Il crée dans les tranchées d'Artois en juillet 1915 un journal, *Le Crapouillot*, qui devient un journal majeur de l'après-guerre.

Jacques Humbert

Lieutenant, puis capitaine du 97^e RI, il publie en 1919 chez Hachette un roman historique, *La Division Barbot*, fondé dans une large mesure sur ses souvenirs personnels.